

NACH VERDOUN ! NACH VERDOUN !*

Telles sont les inscriptions lisibles sur les wagons des trains en partance des gares allemandes pour le front de Meuse au début de l'année 1916. L'Etat-Major de Guillaume II décide de réduire le saillant de Verdun, qui doit ouvrir la route de Paris.

Nous sommes le 21 février 1916, il est 6 h 50. A l'abri de la cavée reliant Ornes au Bois des Caures, le Caporal Cantelou, jeune tourlourou originaire de Bourgogne, à la gibbosité prononcée, les épaules en bouteille de Saint-Galmier, a reçu mission du riz-pain-sel du bataillon de mener à bon port une dame-jeanne d'olla-podrida et de blanc-manger à ses amis troubades restés en première ligne, impatients de briffer un bon-chrétien ou une cuisse-madame. Ce secteur du front est relativement bonace depuis l'enlissement et l'arrêt de la guerre de mouvement. Les trochées des saules arsins sont couverts de reflets adamantins. Notre automédon ne s'inquiète donc pas outre mesure.

Subitement, le trommelfeuer se déclenche. Le vaillant équipage conduit par un bourriquet est brésillé dans la seconde, sans avoir pu tirer ses grègues. Les nouvelles hélépoles et balistes crachent des milliers d'obus, créant des entailles sulciformes dans un paysage déjà dévasté. La castramétation arrêtée par les officiers disparaît, de même que les circonvallations et les sauts-de-loups censés préserver les poilus. Les descenderies sont envahies par ceux qui ont échappé à la tornade. Les camouflets seraient occupés s'ils n'étaient pas aussi exigus.

Les horizons semblent assénés par des harpies ou des hippogriffes ou moyen de hies, de perrières et de frappe-devant. Les blessures sont terribles. On signalera des cas d'autotomie. Les pauvres soldats ne savent plus s'ils sont encore vivants ou déjà arrivés au pandémonium. Leurs visages cruentés du souffle des explosions les font souffrir le martyr. Les empyreumes se développent sur les plaies crurales. La plupart sont atteints d'hébéphrénie ou d'ectroplon.

Puis le silence revient. Il est 18 h, le 22 février. Censément, toute trace de vie a disparu. Pourtant, un corbillat semble venir compter les morts dans le bouvril. Un miraculé soulève la masse de terre pesant sur lui et ouvre les yeux. A travers le brouillard flavescent, il voit s'avancer un cent-garde au visage éburnéen et à l'uniforme érugineux. Va-t-il lui donner l'aman ou se comporter en puntillero ? En effet, il lui demande son Lebel et sa giberne. La parque l'a épargné. Le lansquenet le renvoie vers l'arrière tandis que les troupes d'élite de la Garde continuent leur progression vers Fleury-sous-Douaumont. Les krakens et les korrigans planent sur Verdun. Les nicodèmes iréniques de l'état-major à Chantilly ne croyaient pas à une attaque, pourtant bien préparée depuis des mois.

Le Prussiens connaissaient parfaitement la poliorcétique et les manœuvres puniques pour sabouler l'adversaire.

Le poilu crie raca sur les planqués. La face vultueuse, turgide, vivant dans un univers uligineux avec ses douleurs spléniques, il pense que les officiers manifestent une véritable taphophilie et les envoient directement au schéo.

C'est pourtant bien le poilu qui arrêta la vague d'assaut des régiments bavarois, eux-mêmes stupéfiés de voir des hommes surgir de nulle part après de tels bombardements. Ils en eurent du respect Dans la boue de Verdun gisent le courage et l'abnégation de l'instituteur de village, du paysan et du bouvier de Lozère, qui crurent en leur mission nationale, prêts à sacrifier leur vie et leur famille pour couvrir les manœuvres politiques qui les dépassaient. A l'orée de la fin du siècle, prenons exemple sur leur sacrifice pour relativiser nos maux et demandons-nous si nous aurions montré une telle force mentale. Verdun, à l'instar de la Somme, constitue une première plaie béante dans le siècle. Les monuments aux morts des plus petits villages sont là pour nous rappeler la tragédie de cette guerre.

Toronto – 18 avril 1997